

tions que faisait naître ce cortège. Pendant quelques années elle fut attachée à un hôpital communal de la colonie. C'est là qu'elle commença à se distinguer dans la carrière du dévouement.

Quelquefois en visitant les salles publiques des hôpitaux de Montréal, il arrive que certaines personnes éprouvent des malaises au cœur en voyant ces figures pâles de malades qui semblent sans vie. Que diraient les Montréalais s'ils étaient soudainement transportés à l'île de la Réunion, où règnent en permanence des maux tels que le "bobo arabe", le "bobo chinois", la "chique", etc., etc., qui se manifestent tous par des plaies purulentes qui exhalent une odeur épouvantable. Les personnes atteintes de ces maux sont ordinairement des Créoles, des Indiens Malabars, des Camoriens, des Malgaches, gens rebels aux premiers principes de la propriété la plus élémentaire. Ajoutez à cela les caprices des maladies à demi-sauvages, et l'ardeur du soleil des tropiques qui vient encore augmenter la purulence et l'odeur des plaies, et le lecteur canadien aura une idée de ce qu'a à supporter une jeune religieuse dans la vingtaine qui arrive de France et qui se voit jetée dans une de ces salles d'hôpital parmi des personnes qui causent un patois qu'elle comprend difficilement. Après quatre ans d'une vie d'abnégation passée au milieu d'une telle catégorie de malades, soeur Gertrude fut trouvée mûre pour être envoyée au lazaret de l'île de la Réunion, où elle se prodigua pendant onze ans auprès des lépreux.

L'épidémie de peste bubonique qui, vers 1893, jeta le deuil dans presque toutes les familles de cette colonie française, trouva la religieuse bretonne à la plaine des Palmistes, une des localités des plus affectées. Peu après, comme ses for-

ces diminuaient, on l'envoya à la ville de Saint-Denis, où elle s'occupa des vieillards sans asile, des infirmes, et des enfants abandonnés. C'est là qu'elle était quand elle reçut l'ordre de rentrer en France. Arrivée dans cette île de l'océan Indien vingt-trois ans auparavant, fraîche, forte, pleine de santé, elle en sortait vieillie, affaiblie, avec une constitution mortellement atteinte. Que la mort doit être douce pour de telles personnes, et on reconnaît bien en elles les véritables disciples de celui qui, parcourant les plaines de la Judée, n'avait pas même une pierre où reposer sa tête!

La soeur de charité n'est pas seule à se dévouer dans ces îles perdues de l'hémisphère austral. Il est un appelé du Seigneur que vous rencontrez presque partout où il y a des enfants à instruire et qui fait un bien immense comme éducateur des petits; c'est le Frère des Ecoles Chrétaines, le frère ignorantin, comme il s'intitule glorieusement lui-même. À l'île de la Réunion, il a accompli une tâche gigantesque. Il a répandu l'instruction à foison parmi les noirs et les mulâtres qui, sans lui auraient croupi longtemps encore dans une ignorance grossière.

En 1906, je me souviens avoir rencontré plusieurs fois dans les rues de la ville de Saint-Denis de la Réunion un religieux qui avait les cheveux blancs. Tous le connaissaient: c'était le frère Fabricius, de la congrégation des Ecoles Chrétaines. Vingt-quatre ans auparavant, le frère Fabricius s'appelait Pietro Mattes, et occupait le poste de quartier maître à bord de l'"Irrouaddy", paquebot des "Méssageries Maritimes". C'était un robuste gaillard, Corse de naissance. Après plusieurs voyages dans l'océan Indien, touché de la misère des noirs de cette partie du monde, il remet son commandement